



JARDINS ET VAL DE LOIRE

PRÉAMBULE

INTRODUCTION

Pour comprendre les paysages du Val de Loire, il faut repartir du début, de la géologie locale. Complexe, elle n'en est pas moins lisible et c'est en suivant le fleuve le plus long de France que l'on peut appréhender le développement d'une culture du jardin qui croise les routes royales et leur cortège de personnages illustres. De cette effervescence intellectuelle et botanique naît l'idée même de paysage. Le territoire est vu, contemplé depuis un point haut – la terrasse – et devient ainsi un sujet esthétique digne d'être représenté, dans lequel le fleuve joue un rôle central. Autour du monument, dans l'enceinte du jardin, se déploie une connaissance des végétaux en même temps que s'ouvrent des fenêtres sur le paysage alentour. Le dialogue qui s'amorce entre le monument, le jardin et le paysage ne cessera plus, tissant un lien durable et harmonieux reconnu par l'inscription du Val de Loire sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Gravé dans le tuffeau du Val de Loire depuis cinq siècles, le titre de "Jardin de la France" mérite bien quelques explications. Rendre compte de la fonction civilisatrice du fleuve, de son rôle dans le développement du territoire, éclairer la diversité des paysages nés des variétés de cultures et leur lien avec le jardin mais aussi avec l'essor d'une culture du livre et du regard sont les ambitions qui nous animent pour accompagner les personnes qui se passionnent autant pour les déambulations savantes que pour les flâneries poétiques. La trentaine de jardins présentée dans cet ouvrage raconte une partie de cette histoire, chacun à sa manière. Du plus grandiose au plus simple, du plus régulier au plus désordonné, ils offrent un aperçu de ces lieux qui témoignent de l'histoire exceptionnelle du Val de Loire dont il ne reste pourtant aucune trace végétale. C'est là tout le paradoxe du jardin, et probablement ce qui nous y attache. Quelques arbres sont

encore là, qui ponctuent le paysage de leur taille immense et méritent un infini respect. Le temps et les modes ont balayé le reste, seule l'idée demeure. Celle d'un val dont le développement est resté harmonieux et dans lequel la culture du jardin, constamment renouvelée, permet de maintenir cet équilibre fragile.

En 1935, l'écrivain Maurice Bedel décrit une Touraine idéale qui "possède en abondance les éléments qui servent à un étranger à se construire une France imaginaire". Les jardins, qui en sont la signature la plus visible, marquent les paysages et offrent un cadre d'exception aux monuments. Tout y est jardin et l'écrivain propose une vision poétique de la Touraine empreinte de références littéraires :

"La lumière y est douce ; l'air y porte à la nonchalance ; les maisons construites en calcaire tendre y sont claires et dorées, et leurs fenêtres sont ornées de fleurs. Les vallées sont comme des allées de parc bordées de peupliers, de buissons légers ; elles invitent à la promenade [...]"

De temps en temps, on longe un jardin mieux aligné et plus fleuri que la campagne alentour : on voit pointer des ifs, s'élever des séquoias en pyramide, des cèdres argentés : c'est la garde verte qui veille à la paix de quelques châteaux²."

Pour l'auteur, la terre est cultivée au double sens du mot. Il faut se promener entre les jardins qui sont apprêtés sans excès, laissant une part poétique au lieu, et non pas se contenter des œuvres les plus emblématiques, qu'il qualifie d'ouvrages monumentaux de pompeuse apparence.

La promenade à laquelle nous invitons a la particularité de ne proposer ni l'un ni l'autre, mais plutôt une ample circonvolution qui sinue dans le Val de Loire, emprunte un chemin à travers le coteau qui remonte sur le plateau, traverse

Le jardin de Naples et le château depuis les gradins. Le cadrage met en évidence le rôle joué par les aménagements dans l'ouverture du jardin vers le paysage de la Loire située en contrebas.

un bourg modeste, rejoint un château puis une ville pour revenir au point de départ, tournant inlassablement autour du sujet, le jardin. L'enjeu est important. Il consiste à défricher, au gré des déambulations, le lien qui unit l'un à l'autre : le jardin du roi ou du prince, qui surplombe la Loire, à celui du modeste paysan, qui arpente les varennes, ou bien le jardin partagé, qui a pris sa suite.

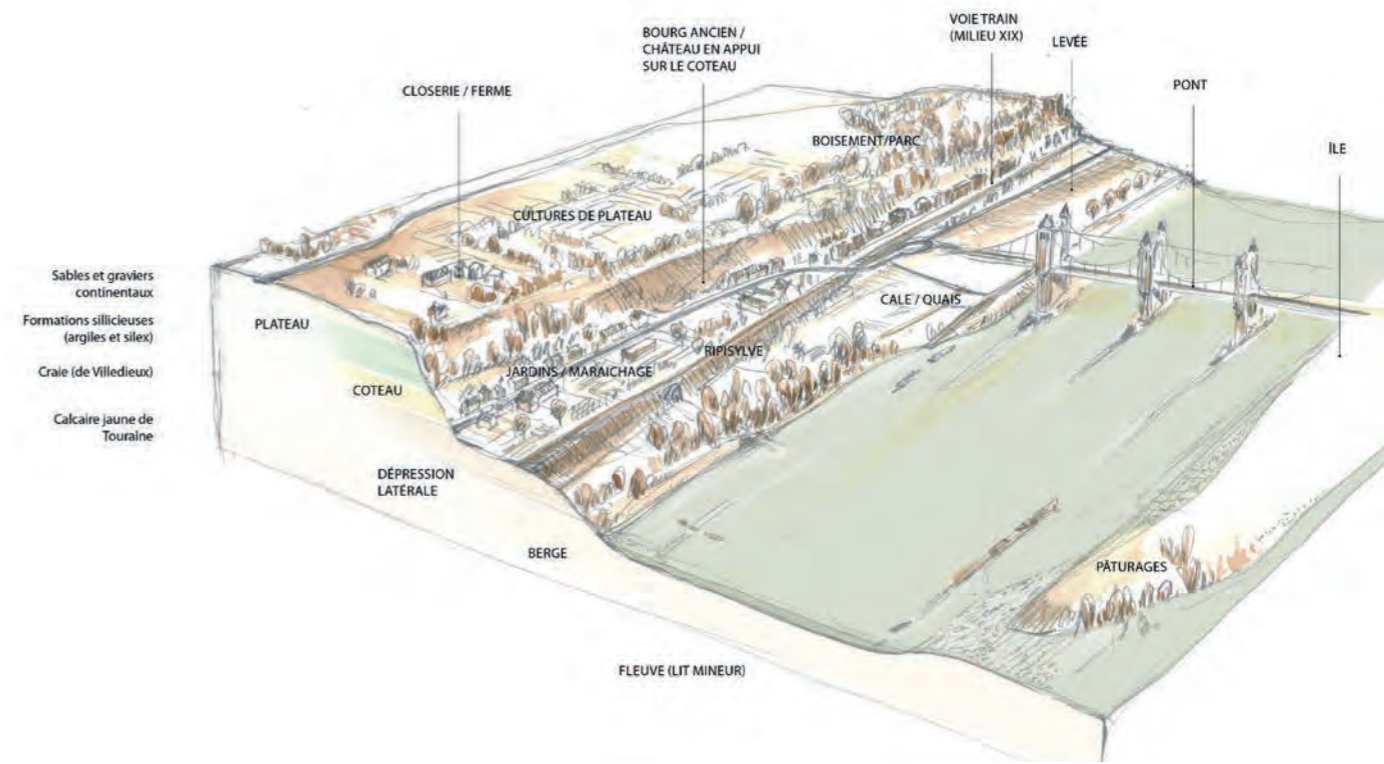
LA NATURE CIVILISATRICE DE LA LOIRE

Inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2000, le Val de Loire que nous connaissons est le fruit d'un lent processus de construction d'un paysage "né du fleuve", dont les spécificités hydrologiques et géomorphologiques ont permis la mise en culture et le développement. Les rives de la Loire ont été façonnées à la fois par l'écoulement irrégulier du fleuve et par l'implantation de populations qui en ont modelé le paysage dès la préhistoire. La sédimentation se stabilise au début du quaternaire, une fois la mer retirée

définitivement de la région. Le creusement des vallées, né de l'érosion du réseau hydrographique, achève de dessiner le socle du paysage dans lequel se sont installés les premiers groupes humains.

La géologie participe pleinement du développement du territoire. La Loire moyenne s'inscrit entre des couches calcaires de différentes périodes. D'abord celui de Beauce, entre Jargeau et Blois, qui sert à édifier de solides soubassements dont ceux du château de Blois. À l'aval, c'est la craie de Blois ; puis, plus en aval encore, on distingue trois formations : la craie marneuse, le tuffeau blanc, dont on fait les châteaux, et le tuffeau jaune qui sert à réaliser les digues. Après Tours, bâti sur des alluvions récentes entre le Cher et la Loire, la craie turo-nienne enserre les deux rives. Il faut atteindre la Chapelle-sur-Loire pour que les coteaux s'estompent, au moins sur la rive droite, et que l'on pénètre dans le val d'Anjou. Sur la rive gauche, la craie-tuffeau sert encore de socle à l'édification de grandes cités, Candès-Saint-Martin, Montsoreau, Saumur. Angers marque l'entrée dans le Massif armoricain et la

Coteau calcaire des bords de Loire, à Rochecorbon, définissant l'appellation de Loire moyenne.



présence de schistes ardoisiers. Sur un tronçon de près de 300 kilomètres sont présentes toutes les roches permettant de construire, depuis les fondations les plus stables jusqu'aux toitures. Faut de constructions, il est toujours possible de creuser le coteau dans une craie meuble pour agrandir son habitat troglodytique. Les rives de la Loire sont façonnées à la fois par l'écoulement irrégulier du fleuve et l'implantation de populations qui en ont modelé le paysage dès la préhistoire – le site préhistorique de La Roche-Cotard, près de Langeais, atteste de l'occupation très ancienne des rives de la Loire.

Le Val de Loire symbolise la "pièce maîtresse" du bassin de la Loire. Plaine alluviale d'une largeur variant entre 2 et 6 kilomètres, c'est dans le val que s'opèrent les principaux échanges entre le milieu et les groupes humains. Comme le rappelle Louis-Marie Coyaud, "la Loire est une matrice de sociétés". Les premières implantations de populations composent avec le milieu, puisant en son sein leur subsistance. Elles connaissent les végétaux, leurs propriétés et leurs vertus. Progressivement, les agriculteurs-éleveurs vont s'appuyer sur leurs connaissances étroites des reliefs pour identifier des monticules insubmersibles où planter les habitats, qui

Coupe schématique représentant la portion nord du val, qui met en évidence, au moins jusqu'au ^{xx} siècle, le complexe de cultures associées implantées dans le lit majeur et sur le coteau, exploitant les qualités géomorphologiques de la vallée.

s'agrègent sur les pourtours, puis ériger des tertres et vivre en étroite relation avec un fleuve dont ils exploitent une partie des terres inondables, riches en limon. Cultiver les terres limoneuses ne signifie pas interrompre la cueillette et la glane. Les rives de la Loire et leur cortège de grèves, plantes sauvages, faune et ressources halieutiques sont accueillants. La nature tout entière semble propice à la culture. Ajoutons un climat tempéré et lumineux, influencé par des masses océaniques qui définissent souvent une frontière météorologique. L'influence diminue en amont d'Amboise, le climat devient plus continental et la douceur du Val de Loire se dégrade à mesure que l'on glisse vers l'est. Vers l'ouest, la tempérance bénéficie aux plantes qui trouvent dans la vallée un sol favorable à leur développement.

Il faut couper la vallée dans sa largeur pour percevoir à la fois son unité à grande échelle et la multitude de nuances

qui la caractérise, offrant une mosaïque de paysages jardinés. En partant du fleuve vers le nord, la levée, rehaussée une dernière fois au début du ^{xx}^e siècle par une banquette, s’appuie sur d’anciennes îles et des terrasses alluviales, bombement médian qui a également servi de socle à certains villages. Passé le bombement, on redescend dans la dépression latérale où coule un affluent. C’est dans la partie basse que l’on trouve des buttes jadis insubmersibles et parfois habitées. Puis vient le coteau, plus ou moins raide, sur lequel se trouvent les plus anciennes traces d’habitat. Cette rapide description vaut pour l’ensemble de la vallée, au moins dans ses grandes lignes. Elle explique la richesse du territoire qui permet les bocages, l’exploitation du bois, la mise en prairies et pâturages, la culture de la vigne entre les coteaux et le plateau, la présence de vergers dans les vallées, le maraîchage sur les terres d’alluvions... Une grande diversité de paysages qui illustre l’anthropisation du val et permet de faire émerger une réflexion sur la nature du lien entre les habitants et leur milieu de vie. La domestication de la faune et de la flore doit être envisagée comme un échange entre des parties qui, chacune, ont été façonnées, modelées par de multiples interactions.

Nous pourrions, en reprenant le sillon tracé par Pierre Lieutaghi⁵, avancer qu’il existe un milieu civilisateur, qu’il soit végétal, hydrique ou géologique, qui accompagne et influence les pérégrinations des riverains. Nous pourrions ajouter que l’accueil d’hôtes d’origines diverses a contribué à tisser un maillage de cultures variées dans une vallée jardinée qui a su faire preuve d’hospitalité, acclimatant les végétaux et les idées. La mémoire laborieuse et vivante d’un fleuve charriant du limon, des pensées et des marchandises d’est en ouest, luttant contre les voiles des chalands remontant avec une cargaison équivalente dans un tintamarre d’activités, a cédé la place à une vision orientée vers les dimensions patrimoniale et environnementale qui doivent continuer à modeler le socle de ce paysage culturel évolutif et vivant. Le nécessaire dialogue harmonieux des habitants et des milieux, reconnu par l’inscription au patrimoine mondial et incarné par les principaux paysages du Val de Loire, demande une attention particulière. Le façonnement des paysages et leur lien étroit avec les jardins constituent le socle d’une culture commune dont il faut rendre compte pour en garantir la préservation. En cherchant à comprendre comment le paysan-jardinier a su conquérir les buttes insubmersibles et les rebords des plateaux pour faire du Val de Loire une terre de jardins, enclos dédiés à la domestication et à l’acclimatation de plantes exotiques, puis élever cette tradition au rang d’art, il est peut-être possible de mieux comprendre les modes d’émergence, de développement et de transmission de ces espaces singuliers, où le lien entre humains et non-humains prend parfois des allures de dialogue.

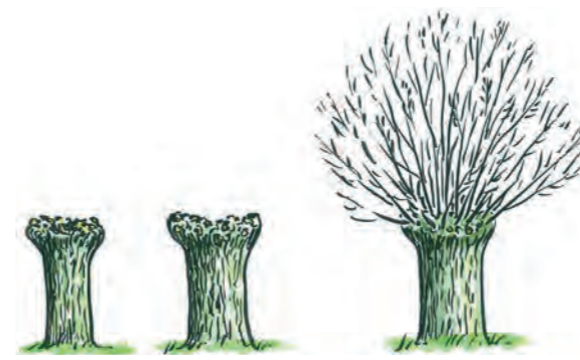
LE VAL DE LOIRE, UN PAYSAGE “JARDINÉ”

D’abord largement défrichés au cours du Moyen Âge et longtemps dominés par les pâtures, au détriment des boisements, les paysages du Val de Loire sont souvent associés à un réseau de haies délimitant des terrains de pacage. Cette vision ne résiste pas à l’étude rapprochée des différents terroirs. Schématiquement, à partir de la fin de la période médiévale, deux types de paysages alternent : les plaines, qui définissent des champs étroits ouverts, et les pays couverts, en référence aux champs délimités par des haies, posant les jalons des maillages bocagers.

“Le Val de Loire présentait donc, au ^{xviii}^e siècle, une structure agraire composite, où les champs irréguliers enclos, créés par la vieille économie rurale du bassin parisien du Sud, voisinaient avec des myriades de petites parcelles ouvertes, aménagées à des époques plus récentes par la petite propriété⁶”, qui dessinent un parcellaire en “lames de parquet”. Il faut préciser que la vaine pâture – consistant à laisser le troupeau pâturer sur des terres, après la moisson, et ce quel que soit le propriétaire – est une pratique dominante dans les prairies des dépressions latérales du fleuve qui survit jusqu’au ^{xix}^e siècle, laissant des grandes prairies naturelles dans le lit majeur. Le recours à la vaine pâture n’est pas systématique ; les petits domaines enclos du Moyen Âge possèdent des prés qui leur permettent de subvenir à la nourriture du bétail.

Les témoignages du milieu du ^{xix}^e siècle dans le Val de Beaugency font état de la présence d’un paysage de bocage et d’arbres têtards qui tend déjà à disparaître. Roger Dion⁷ mentionne des documents du ^{xvii}^e siècle évoquant la présence de haies aux abords de Tours, qui ne permettent pas toujours de constituer un maillage bocager. Dans le Saumurois, les travaux de David Montembault montrent un bocage assez récent, qui perdure par endroits sans être lié à un héritage ancien. Il semble difficile de réduire le paysage du val à un modèle unique, tant il est à la fois évolutif et adapté aux particularismes locaux.

Lorsque Victor-Eugène Arduin-Dumazet, journaliste et auteur du *Voyage en France*, parcourt la Touraine à la fin du ^{xix}^e siècle, il rend compte de l’abandon de la navigation fluviale, délaissée depuis la création de la ligne de chemin de fer, des dégâts causés par le phylloxéra sur la viticulture et de la qualité des cultures du val : “Il reste au Val de Loire, il est vrai, ses heureux horizons, ses châteaux célèbres, ses « varennes » soigneusement cultivées ; mais la source de richesse est profondément atteinte. Puisque l’industrie est impossible depuis que le fleuve est laissé dans son état de banc de sable, il faudrait au moins tenter de refaire le



Arbre têtard caractéristique des paysages de bocage. Cet arbre entretenu volontairement dans la forêt linéaire du bocage est l’objet d’un cycle de taille régulier (en général entre sept et neuf ans) pour produire du bois de chauffage, des piquets, des perches, du fourrage avec le feuillage et même du bois de charpente.

vignoble. [...] On peut voir des champs qui sont bien soignés mais on n’en trouvera pas qui soient retournés avec plus de soin que ces terres alluviales du val⁸.”

Plus que le bocage, c’est certainement la culture des fruits et légumes qui tisse un lien étroit avec les jardins. Pour voir pousser des légumes, il faut se rendre dans les varennes⁹ où se développe une palette végétale qui s’enrichit au fil des échanges. À la Renaissance, les “varenniers” fournissent les plus beaux fruits et légumes destinés à la table des nobles. Tours est, selon Charles VIII, une ville qui possède “de beaux jardins pleins de bonnes et singulières choses”. Les varennes accueillent des vergers pour satisfaire les besoins de la riche société tourangelle. En 1477, le Florentin Francesco Florio, qui habite Tours, vante les saveurs des poires de bon-chrétien, spécifiques à la Touraine. Le sol des terres arables limoneuses du val est fertile et la tradition maraîchère est déjà en place. Il faut attendre quelques années pour que la mode des légumes rares se développe dans les jardins. On attribue aux jardiniers italiens qui accompagnent Charles VIII à son retour de Naples l’introduction, à Amboise et à Blois, de certaines plantes du Bassin méditerranéen. Les graines qui proviennent de Naples sont acclimatées dans les jardins royaux. Salades, cardes, melons, citrouilles et autres graines sont ainsi rapportés d’Italie par Rabelais. Dion¹⁰ mentionne les plantes cultivées dans les varennes au milieu du ^{xvi}^e siècle, évoquées par Thibaut Lepleigney, apothicaire tourangeau : melons, concombres, citrouilles, gourdes, sucrons, raifort, choux cabus, laitues pommelées... La réputation de jardin de la France, fondée sur une tradition maraîchère et développée grâce à l’acclimatation de légumes “exotiques” pour les tables des nobles, permet aux varenniers, en empruntant

le fleuve, d’exporter leurs productions dans des marchés lointains.

Au ^{xvii}^e siècle, on retrouve les melons de Langeais sur les étals des marchés parisiens et, lorsque l’exportation de fruits et légumes frais diminue en raison de la concurrence des producteurs du Bassin parisien, les varenniers produisent des cultures nouvelles : les amandes sont présentes au ^{xvi}^e siècle, la graine d’oignon ou la réglisse sont des nouveautés prisées au ^{xviii}^e siècle. Dans la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle à Restigné, entre l’Anjou et la Touraine, sont cultivés les poids ronds, les citrouilles, les oignons, l’ail, l’échalote et d’autres espèces semées dans les vignes. Parmi les plantes aromatiques figurent, entre autres, l’anis et la coriandre. Cette apparente opulence ne peut pas être généralisée. Dion rappelle qu’il ne faut pas imaginer une campagne tourangelle regorgeant de récoltes exotiques. Il s’agit plutôt d’un “luxe aristocratique” limité aux abords des riches demeures, qui a contribué à la formation et la transmission de compétences en matière de maraîchage sans avoir réellement transformé le paysage tout entier. C’est une connaissance précieuse pour le développement des jardins, dont l’influence reste localisée à des terroirs spécifiques. Poires, pêches, pommes, prunes et noix sont des fruits produits en Touraine au ^{xviii}^e siècle (l’huile de noix est “pour beaucoup de paysans le seul corps gras [d’origine végétale] disponible¹¹”). Les vergers sont riches et les noyers émergent du paysage rural de Touraine, en particulier autour de Chinon.

Une forme spécifique de mise en culture, probablement empruntée à l’Italie lors des conquêtes de René d’Anjou au ^{xv}^e siècle, est attestée jusqu’aux grandes crues du milieu du ^{xix}^e siècle dans les petites exploitations du Saumurois. Cette forme de *coltura promiscua* à la française associe arbres et arbustes à d’autres cultures. Présente dans le Bassin méditerranéen depuis l’Antiquité, elle réunit – par exemple – céréales et oliviers sur une terrasse plantée de céréales. Autour de Saumur, ce paysage agricole particulier est

Coupe représentant une culture associée. Dessin de Jean-François Bodin, début du ^{xix}^e siècle.





Carte postale, Les Petits Métiers de la rue : marchand de légumes.

Page en regard – Établissement d'horticulture Guittier, Bourgueil.
Le Val de Loire a favorisé l'implantation d'un grand nombre d'établissements horticoles, en particulier dans les parties les plus larges du lit du fleuve, où les terres sont propices au maraîchage.

composé de trois strates : les plantes potagères, la vigne et l'arbre fruitier, qui fait office de tuteur. La complantation, qui peut être assimilée à une forme d'agroforesterie, demande une main-d'œuvre importante pour assurer le bon fonctionnement du système agricole : taille périodique des arbres ou arbustes, de la vigne, plantation et récolte des légumes, préparation des sols... et ne permet pas l'utilisation de machines. Si elle a été abandonnée au XIX^e siècle, il en reste quelques vestiges dans la toponymie locale : une rue des Complans existe à Lignéres-de-Touraine, village connu pour ses vergers et dont le nom vient de la culture du lin. À l'instar des cultures associées, ce principe dispose d'au moins deux vertus : une meilleure résistance aux maladies et la fertilisation des sols. La culture de la prune, dont l'origine remonterait à Aliénor d'Aquitaine – la tradition rapporte qu'Aliénor, revenue à Fontevraud, aurait incité la plantation de pruniers rapportés de Damas après la deuxième croisade –, et l'industrie des

pruneaux de Tours y sont également présentes au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle, même si elles perdent du terrain face au Lot-et-Garonne. Le séchage des prunes, des poires et des pommes se fait à Candes-Saint-Martin et Montsoreau, à partir des fruits récoltés dans toute la campagne tourangelle. Si les prunes sont simplement disposées sur des claies puis séchées au four tiède, les fruits à peler sont tapés (aplatis), puis également séchés au four. Il faut mentionner les cerisiers, les cormiers et les néfliers en moindre quantité.

Pour compléter le tableau de cette campagne riche et variée – sans tenir compte des céréales présentes comme l'orge, le froment ou le seigle, avec une culture très ancienne des semences –, il faut y associer les mûriers, dont l'introduction doit permettre de limiter l'importation de matières premières pour la soierie tourangelle. Les tentatives de plantation de mûriers du début du XVIII^e siècle échouent en raison du peu d'intérêt des habitants et des hivers rigoureux. Si elles se développent au XVIII^e siècle aux environs de Tours, elles restent toutefois fortement liées aux aléas climatiques.

Ardouin-Dumazet mentionne la culture de la réglisse fraîche aux environs de Bourgueil, consommée par les prisonniers de Fontevraud. "La vigne n'est qu'un élément de second ordre dans la richesse du pays. Bourgueil est, avant tout, un



producteur de graines potagères. Tous ces petits jardins, plantés au bas du coteau, se livrent à la culture des légumes pour en obtenir la graine [...]. La culture la plus intéressante est, à coup sûr, celle de la réglisse¹²."

Il poursuit sa visite vers l'Anjou et constate la présence de cultures et de savoir-faire associés, dont beaucoup proviennent du jardin avant d'être adaptés aux cultures de plein champ. Tout le monde est vannier à Villaines : "Dans toutes les caves, dans toutes les maisons, sur les chemins, sur les talus, on ne voit qu'osier ; femmes qui fendent et pèlent les vertes brindilles, hommes et enfants qui plient sous leurs doigts agiles les baguettes blanches. Le village tout entier est peuplé de vanniers ; on ne vit que par la vannerie¹³."

Le chanvre est également cultivé à Amboise, Tours et Chinon, sur les bords de la Loire et de ses affluents. Il est partout à Bréhémont ou à Béhuard, et sa culture perdure plus longtemps qu'ailleurs. Les "bêcheurs" – paysans qui utilisent la bêche – mettent en culture les chènevières, champs plantés de chanvre dont on fait les tissus et les cordages après avoir effectué plusieurs opérations dont le rouissage. Il reste peu de vestiges de cette culture qui a largement investi les varennes jusqu'au XX^e siècle. Il faut emprunter les chemins autour de Bréhémont, village qualifié de "capitale du chanvre

en Touraine", pour voir encore des fours à chanvre, des hangars à broyer et des routoirs.

Enfin vient la vigne, "élément essentiel du paysage de la Touraine¹⁴". Associée au caractère sacré et à la consommation nobiliaire et seigneuriale, elle apparaît dans les textes anciens. Rabelais reste le meilleur ambassadeur du vignoble du Val de Loire, depuis celui qui entoure la closerie¹⁵ de la Devinière, dans le Chinonais où il est né, jusqu'à celui d'Orléans, dont il vante la qualité et affirme qu'elle égale celle du vin de Beaune. La documentation qui date de cette époque fait état de l'importance de la vigne et de la bonne réputation des vins de l'Orléanais, appréciés par Louis XI et Louis XII.

L'abbaye Saint-Mesmin de Micy, à proximité d'Orléans, est mentionnée dès le VII^e siècle comme un haut lieu de la culture de la vigne. Peu à peu, la viticulture des bourgs remplace celle des monastères, puis elle s'implante hors les murs, dans des fermes organisées autour de la culture de la vigne et de la production de vin. Les closeries se développent, accompagnées de parcelles de vignes, chais, caves et pressoirs. Cette organisation fréquente dans l'Orléanais ou le Blésois est liée au désir des bourgeois de disposer de leur propre vin. La conduite du domaine est confiée à un closier, terme qui existe jusqu'au début du XX^e siècle.



Page en regard, en haut – Ramassage des châtaignes avec une charrette à Lignières-de-Touraine, 1928.

Le châtaignier compose, avec la vigne sur piquet (le fil de fer se développe plus tard et redessine le paysage viticole) et les fruitiers, un complexe de cultures associées garantissant une production variée, chaque plante bénéficiant aux autres tout en produisant pour le paysan. Le développement de la mécanisation, la difficulté de traitement des vignes tuteurées et probablement la diminution de la vigueur des pieds (à la suite des greffes liées au phylloxéra) sont autant de causes de l'abandon progressif de ce paysage de polyculture riche en variétés.

Page en regard, en bas – Vue actuelle de la floraison des pommiers à Lignières-de-Touraine, qui perpétue la tradition de la culture des arbres fruitiers.

Ci-dessus – Planche botanique de réglisse (*Glycyrrhiza glabra*).

La culture de la réglisse, très répandue au début du XIX^e siècle dans la région de Bourgueil, est destinée au marché parisien et à la Flandre. La réglisse, l'anis de Touraine utilisé pour la pâtisserie et la coriandre sont des cultures "insolites" plantées par les maraîchers pour reconquérir le marché parisien, dont les débouchés pour les fruits et légumes de Touraine souffrent de la concurrence directe des mises en culture des marais des environs de Paris.

Il faut imaginer, de Châteauneuf-sur-Loire à Beaugency, un paysage de vignes, mentionné dans les lettres patentes du duc Charles d'Orléans en 1401 et qui s'intensifie à proximité des ports. Une prospérité qui perdure jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Encore à cette époque, le vignoble d'Orléans était comparable, en puissance et en richesse, au vignoble bordelais d'aujourd'hui, et, comme lui, il était parsemé de maisons de plaisance, ajoutées aux bâtiments par de riches propriétaires...

Les vins blancs de Saint-Mesmin et de Rebréchien ou le vin rouge auvernat sont les plus renommés. La valeur de la production est aussi liée aux distances à parcourir et aux octrois à franchir, qui imposent l'exportation de produits de qualité ayant une forte valeur ajoutée, justifiant le paiement des taxes liées au déplacement. Jean-Robert Pitte¹⁶ rappelle que c'est le désir de vin bien plus que la qualité des sols qui conditionne la culture de la vigne. L'évolution des plantations, des cépages et des méthodes culturales dessinent une géographie sociale autant que physique.

Plus en aval, la Touraine produit un vin qui convient au roi, mais seul le vignoble d'Angers rivalise avec celui d'Orléans. La plantation de vignes se développe au détriment de la forêt à mesure que les exportations augmentent vers le port de Nantes. Elle reste concentrée autour du fleuve et de ses affluents car la mise en culture des terres ne peut se dissocier de la commercialisation du vin. De même, la qualité des vins ne peut se comprendre qu'à l'aune du rang social du propriétaire de la vigne. L'arrivée des Bourbons au pouvoir, qui délaissent le Val de Loire pour la Champagne et la Bourgogne, et le retour de la cour à Paris entraînent à la fois une baisse de la qualité du vin et la production d'un vin bon marché destiné au marché local. Roger Dion le rappelle¹⁷, Nicolas de La Framboisière, médecin du roi Henri IV, écrit que les vins des environs de Paris et de toute l'Île-de-France sont bien-faisants et qu'ils ne remplissent pas la tête de vapeurs âcres comme le font les vins d'Orléans. Les bourgeois de Paris sont vengés de l'affront ; rentrée à Paris, la cour boit les vins de la capitale. La baisse de qualité est telle qu'Orléans devient, au XVIII^e siècle, la capitale de la vinaigrerie.

Du XVII^e au XVIII^e siècle, le réseau commercial mis en place par les marchands hollandais contribue à valoriser le vignoble français. Le Val de Loire en bénéficie, en particulier les vins de Vouvray et de Rochecorbon. Les vins blancs situés plus à l'ouest sont également vendus en Belgique, en Hollande ou en Flandre, comme ceux de Montsoreau, Turquant ou Saint-Hilaire-Saint-Florent.

Le paysage viticole évolue. Il abandonne les abords des châteaux pour descendre dans la vallée inondable, jusqu'à l'arrivée du phylloxéra, qui en éradique une grande partie à la fin du XIX^e siècle, imposant de recourir aux plants



américains comme porte-greffe – à l’exception de quelques cépages de Sologne. La vigne perd près des deux tiers de sa surface en un siècle et demi, une “perte compensée par l’amélioration considérable des rendements et de la qualité des vins”¹⁸⁷. Il faut attendre 1936 et les AOC, puis les années 1950, pour retrouver une viticulture de qualité dans le Val de Loire, en lien avec la baisse de consommation de vin comme boisson ordinaire. Disparue dans le val inondable, la vigne revient timidement sur les rebords des plateaux, comme entre Meuves et Monteaux, sur le territoire du Touraine Mesland, où des vigneron réinvestissent les côtes¹⁹ exposées au sud. En rendant visible un vignoble qui était, jusque-là, cantonné aux plateaux, ils modifient sensiblement la perception du paysage. Plus à l’ouest, il faut attendre que la vallée s’élargisse aux abords de Bourgueil pour revoir de la vigne sur les alluvions des terrasses caillouteuses ou sur la côte calcaire en lisière de forêt.

Le paysage du val, composé d’une mosaïque de cultures restée relativement stable jusqu’au XIX^e siècle, évolue – la palette variétale diminue à mesure qu’augmente la taille des parcelles, la vigne remonte sur les coteaux, la populiculture redessine une partie de la trame, le bocage se délite et la ripisylve occupe les anciennes pâtures. Parfois, certaines traditions demeurent : la qualité des terres des varenes garantit une certaine pérennité des cultures maraîchères et des vergers aux abords des grandes agglomérations, mais la



En haut – Le vignoble de Bourgueil, dont les vins sont vinifiés à partir du cépage cabernet franc, s’étend sur 1 400 hectares, marquant fortement le paysage ligérien, depuis les limites de la forêt au nord jusqu’à la Loire.

Ci-dessus – Scène de vannerie à Villaines-les-Rochers, années 1960. La vannerie de Villaines-les-Rochers reste l’une des dernières petites industries rurales de Touraine. Organisée en coopérative, elle existe depuis 1849 – date de la création de la Société des vanniers – et compte actuellement cinquante vanniers et vingt-cinq osiériculteurs vanniers.

Page en regard – Vue actuelle depuis le vignoble du plateau vers le château de Luynes.



Un exemple contemporain de pratiques associées, sur un parcellaire très morcelé dans le Val d'Authion, qui associe un pâturage, un verger et une plantation de courges.

mécanisation concourt à produire un paysage de serres très éloigné de l'image du maraîchage traditionnel. Pour mesurer un peu ce à quoi pouvait ressembler le paysage des varennes, il faut emprunter la route qui sinue entre Olivet et Cléry-Saint-André, autour de Saint-Fiacre par exemple, où subsiste encore une polyculture organisée en parcelles alternant vergers, céréales, vignes... Les paysages bocagers restent présents, concentrés autour des confluences – celles du Cosson, de l'Indre, de la Vienne par exemple. Le bocage du Saumurois a considérablement diminué, même si certaines rémanences de la trame d'origine sont encore visibles dans le Val d'Authion. Les îles et les paysages associés se referment sous la pression de la dynamique végétale des plantes ligneuses qui s'épanouissent sur les grèves du lit mineur du fleuve, entraînant l'émergence d'un nouveau paysage associé à une Loire "ré-ensauvagée".

L'effet de "mosaïque" propre à la coexistence de cultures diverses qui conduit à la définition de modèles, bien que récent dans sa composition, constitue, dans une certaine mesure, une "image rémanente" de l'histoire des paysages du Val de Loire.

DÉFINIR LE JARDIN, DANS LE VAL DE LOIRE ET AILLEURS

Sur les plans technique et culturel, il existe un lien étroit, presque évident, entre la domestication partielle du lit du fleuve, la compréhension d'une topographie fine et subtile, l'implantation de moulins, la réalisation de chenaux, ponts, duits, pêcheries et autres aménagements liés au fleuve et à la culture de l'eau, et l'essor des jardins. Nous pouvons également rapprocher les connaissances des bâtisseurs de la période médiévale, qui s'emploient à édifier des forteresses solidement disposées sur des soubassements maçonnés en surplomb de la vallée, et la réalisation des grandes terrasses jardinées qui offrent de somptueux panoramas sur le fleuve dès la fin du xv^e siècle, reliant jardin et paysage dans un même ensemble. Les compétences sont présentes, issues de la longue histoire de l'architecture du Val de Loire, ancrée au sein même des paysages qu'ils ont façonnés. La maîtrise du territoire et celle de l'eau sont deux principes qui fondent les compétences du jardinier.

Figure archétypale du paysage, le Val de Loire est une terre jardinée et donc de jardins. Dans la langue française, chronologiquement, le jardin précède le paysage. Le



Vue sur l'axe principal et les viviers du jardin de la villa d'Este, commandée par le cardinal Hippolyte d'Este en 1550.

dictionnaire culturel en langue française²⁰ indique que le terme apparaît au milieu du xii^e siècle, probablement issu du gallo-roman *hortus gardinus*, "jardin-enclos", de *hortus*, "jardin", et *gardinus*, du francique *gart*, *gardo*, "clôture". Terrain clos où l'on cultive des végétaux utiles ou d'agrément. Il s'agit là d'une approche essentielle – la racine indo-européenne commune, *ghorto*, constitue un trait commun du jardin, dont la séparation d'avec l'extérieur signe la première spécificité. À l'intérieur de l'enceinte, il permet d'accueillir deux catégories de végétaux – les plantes d'ornement et les plantes utiles –, sans qu'il soit nécessaire de les différencier (il faut attendre le xviii^e siècle pour que cette distinction soit systématique).

La définition du jardin puise aux sources latines et permet de le distinguer parmi deux autres termes désignant le territoire : si l'*hortus* détermine un espace clos, un enclos ou une enceinte qui donne également un espace jardiné, *saltus*, qui donne *silva* puis "sauvage", qualifie un lieu où pousse une végétation non contrainte par un cycle (cas de la forêt par exemple), tandis que l'*ager* désigne un espace cultivé et un territoire ou un domaine.

Le jardin est donc un lieu dans lequel le jardinier œuvre intensément, et de façon permanente, à la transformation, plus ou moins visible, d'une portion de territoire. Cette

transformation se caractérise le plus souvent par la présence d'un tracé intentionnel, de divers artefacts ou aménagements – en particulier liés à la maîtrise de l'eau –, de végétaux choisis, sélectionnés, parfois taillés, d'œuvres d'art, traduisant de façon plus ou moins consciente la présence et l'intervention humaine. Sa réalisation implique la mise en œuvre de connaissances spécifiques pour aménager le lieu, sélectionner des graines, planter des végétaux et conduire l'eau. Sa gestion réclame des connaissances en matière de taille, d'accompagnement et d'entretien des plantes, de paillage, de tressage, de fontainerie...

Sur le plan anthropologique, le jardin répond à une triple injonction – les trois temps du jardin inspirés des travaux de Philippe Descola²¹ –, plus ou moins consciente, qui évoluera mais dont les traces sont toujours présentes. L'anthropologue prend soin de détailler l'approche à l'échelle des jardins en leur attribuant trois critères qui concordent à les définir, constituant des invariants essentiels à la compréhension des jardins. "En premier lieu, ils occupent un site clairement délimité et sont souvent enclos ; ensuite, on les investit d'une



Sculptures de dragon et d'éléphant du jardin du bois sacré de Bomarzo. Elles accompagnent les nombreux autres animaux mystérieux qui peuplent le bois et lui confèrent une part de son étrangeté.

fonction de totalisation et ils peuvent être vus comme des microcosmes ; enfin, ils offrent un cadre qui tranche sur la vie ordinaire et favorisent ainsi chez ceux qui les fréquentent un état intérieur particulier²².”

Ces trois critères posent des jalons stables qui relient la définition culturelle aux dimensions anthropologique et symbolique. Lien sans lequel il est bien difficile de comprendre à la fois leur essor, leur magnificence, leur lien étroit avec le concept de paysage et leur incontestable modernité.

La question du clos, de la limite et de la séparation entre deux mondes est directement liée à l'étymologie et permet de fixer le lieu dans un ensemble paysager plus vaste. Il donne naissance à un riche langage architectural, allant de la haie plessée au mur-bahut maçonné surmonté d'une ferronnerie ornementée, en passant par le ha-ha, fossé permettant de clore sans obstruer la perspective.

Le phénomène de totalisation, ou le jardin comme microcosme, reflète la dimension symbolique du jardin, comme un écosystème artificiel qui combine des plantes qui ne

coexistent pas à l'état naturel. Pris littéralement, c'est le jardin du cardinal d'Este, à Tivoli, réalisé au milieu du xvi^e siècle par l'architecte Pirro Ligorio.

Le dernier critère, celui de l'introspection, évoque l'expérience sentimentale au jardin. Il y est question des aptitudes narratives du jardin comme cadre d'épanouissement des sentiments, et d'une dimension plus intime, directement liée au lieu pour ses qualités intrinsèques. De nombreux romans, dont le plus célèbre, *Le Roman de la rose*, ont pour cadre un jardin. Les arbres et les fleurs servent les propos de l'auteur, illustrant des allégories sans que le lieu soit considéré comme un "sujet" de l'expérience sentimentale. Certains jardins procurent véritablement une émotion absolue et ne peuvent être réduits à une simple illustration. Pour cela, il faut dépasser le stade symbolique pour entrer en dialogue et accompagner l'émergence d'un "paysage sentimental". De nombreuses créations illustrent le temps de l'introspection, à commencer par le jardin du bois sacré de Bomarzo, construit au milieu du xvi^e siècle par le condottiere Vicino Orsini. Ce chef-d'œuvre – on suppose que Pirro Ligorio, architecte de la villa d'Este en est l'auteur – tend à échapper aux catégories ou à les réunir pour mieux les sublimer, tant le site est composé d'une succession de sculptures qui sont autant d'allégories



Le paysage de vignes des abords de Chinon – autour de la Devinière, lieu de naissance de François Rabelais – est le théâtre du célèbre épisode de la guerre Picrocholine, opposant Gargantua au roi Picrochole.

gigantesques. Il est jalonné de citations et traversé de chemins pittoresques ; microcosme par la nature des représentations sculptées qui puisent aux sources antiques, mais également, dans une fantasmagorie fascinante, exaltation sentimentale par la puissance des ambiances et leur abondance, et enfin éloge de la poésie du xvi^e siècle. Le bois sacré, redécouvert au xx^e siècle, reste un projet utopique hors norme qui achève de démontrer combien le jardin est bien autre chose ou bien plus que lui-même.

ÉLOGE DU "BEAU PAYSAGE"

Jean-Robert Pitte, géographe spécialiste des paysages, évoque le lien particulier qui existe entre le Val de Loire et la naissance du concept de paysage. Cette hypothèse met en exergue l'émergence de l'apparition d'une distinction entre l'objet – le territoire – et le sujet – la personne qui le regarde – à partir du xvi^e siècle, permettant de décrire et de représenter les "beaux paysages" du Val de Loire avec une distance suffisante pour en exprimer les qualités esthétiques. L'idée d'une apparition du "paysage" dans le Val de Loire est également reprise par le

philosophe Alain Roger autour de l'œuvre de Rabelais et de sa description de la Beauce comme "pays", devenant, par le truchement de la narration de l'histoire de Gargantua, un "paysage". Le passage de la notion du *in situ* (pays) à celle du *in visu* (paysage) constitue la clé conceptuelle d'une approche du paysage qui rend compte de l'originalité et du rôle du Val de Loire dans cette définition :

“[...] Gargantua invente joliment la « Beauce » pour désigner le seul paysage, d'ailleurs récent [...] qu'apprécie l'homme occidental, un pays défriché, apprivoisé, un pays paisible, un pays sage, bref un paysage²³.”

L'occupation très précoce du territoire, la présence dès le Moyen Âge de princes éclairés et d'une cour fortement imprégnée de cultures latine et grecque favorisent la renaissance des œuvres classiques – en particulier celles de l'auteur latin Virgile²⁴ – et leur assimilation poétique au travail des jardiniers et paysans qui œuvrent à la mise en culture du

territoire. Caton l'Ancien, Plin l'Ancien et Columelle sont des auteurs latins connus par l'aristocratie de la fin du Moyen Âge, et le modèle italien demeure une référence :

“Le Val de Loire est devenu le jardin de la France²⁵, *Franciae viridarium*, pour reprendre une expression apparue sous Louis XI. Dion explique qu'à cette période la région a été complantée de toutes sortes d'arbres, des arbres fruitiers, pruniers, poiriers, entre autres, et aussi des peupliers, ce qui dénote une incontestable influence de la culture romaine, préservée grâce à la lecture et à la pratique des leçons des agronomes latins jusqu'en pleine Renaissance et au-delà ; après les guerres d'Italie, ce sont les leçons des agronomes italiens qui ont été apprises²⁶.”

La connaissance des auteurs classiques en matière d'agriculture ne suffit pas à expliquer l'émergence d'une pensée du paysage au xv^e siècle dans le Val de Loire. Il faut évoquer la peinture qui tend à se libérer des évocations religieuses et des paysages associés, la présence de nombreux artistes auprès des cours princières, à l'exemple de celle du roi René, à Angers, qui réunit autour de lui des artistes et des architectes. La revendication du royaume de Naples pousse les souverains français, dès le xv^e siècle, à partir à la conquête de l'Italie pour plus d'un demi-siècle de guerres. Ils y découvrent le palais de Poggio Reale, dont la maison de plaisance et les jardins “dépassent ce que les plus grands artistes du royaume sont capables de réaliser²⁷”. Le bulletin de la grande armée de Charles VIII donne une description émerveillée du lieu, évoquant les allées plantées d'orangers et de romarins, les arbres fruitiers en hiver, les fontaines et viviers, le jardin “clos de murs en carrés”, le parc et les animaux qui s'y trouvent...

Le clos médiéval, ceint de hauts murs, se transforme peu à peu. Les limites s'estompent et les perspectives apparaissent à partir des terrasses ouvertes vers le paysage. Des fenêtres s'ouvrent d'abord dans le mur d'enceinte, comme celles du château d'Amboise, percées dans le mur de la galerie pour apercevoir le fleuve en contrebas. Puis viennent celles des châteaux de Blois et de Bury, où le mur s'abaisse et le muret apparaît pour la première fois, laissant libre le regard. L'influence italienne n'est pas loin, mais c'est principalement la dimension des jardins des débuts de la Renaissance française qui leur confère une valeur exceptionnelle. L'ouvrage de Jacques Androuet du Cerceau²⁸ constitue l'unique source dont nous disposons pour comprendre le lien entre château et jardin, et la place centrale qu'il occupe, investissant un espace de plus en plus conséquent à partir du xv^e siècle. Suivant la volonté royale, le jardin-paysage s'impose au territoire et



Jardin des simples, jardin botanique de Florence.
Parmi les premiers jardins botaniques, celui de Florence, créé en 1545, possède une collection importante d'agrumes en pots.

permet de dépasser le cadre strict du lieu, pour commencer une transformation plus vaste. Comme le mentionne Jean Guillaume²⁹, on assiste à un changement d'échelle qui s'accompagne d'un effacement des limites visuelles et d'un rapprochement du château.

Les échanges avec l'Italie, en particulier autour de Florimont Robertet, secrétaire de Louis XII et propriétaire du château de Bury – modèle de symétrie et de plan régulier aujourd'hui quasi disparu –, qui visite Poggio Reale à la fin du xv^e siècle, ont une influence certaine sur l'évolution des jardins du Val de Loire, élargissant la palette végétale, renforçant le rôle de l'eau et la complexité des dessins des carreaux. La richesse *intra-muros*, empreinte d'influences italiennes, se complète – en cela réside la nouveauté – d'une

nouvelle dimension et d'un rapport réglé entre le plan du château et celui du jardin, attribués à Charles VIII. Notons au passage que les inspirations descendent également vers le sud puisque le jardin du château de Blois fera l'admiration des Italiens au début du xv^e siècle.

Il faut attendre un peu pour que le système des allées qui jouxtent le jardin soit intégré au dessin général. C'est tout une culture du clos, de l'enceinte et du mur défensif – nous ne sommes pas si loin de la guerre de Cent Ans – qu'il faut ébranler pour que s'ouvrent des perspectives depuis l'allée vers le château, comme à Chenonceau où Jean Guillaume mentionne le chroniqueur des fêtes données en 1560 au château, qui s'émerveille “de la belle allée si droite qu'en ouvrant les portes du château, on voit de part en part jusqu'à l'autre rive du Cher”. En un demi-siècle, le triptyque château, jardin et paysage se confond en une entité qui annonce une véritable transformation du territoire. Château et jardin sont désormais des motifs du grand paysage et, quand le château n'est pas entouré de boisements, les grandes allées plantées permettent de constituer le chaînon manquant, comme à Blois où François II fait planter une double rangée d'arbres qui part du jardin pour rejoindre la forêt. La volonté de maîtrise ne se limite plus à l'*intra-muros*. En partant du jardin, elle investit un territoire plus vaste, avec une conscience nouvelle de sa représentation.

Le jardin à la française naît certainement de cette double influence, entre la tradition médiévale du clos et l'influence italienne, pour aboutir à un modèle original, propre à se développer dans des sites où l'art de l'aménagement du territoire, dicté jadis par les doctrines militaires, est mis à profit pour construire de larges terrasses qui s'ouvrent sur le paysage. En cela, le jardin demande des compétences nouvelles, à commencer par celles des géomètres qui règlent les niveaux, des architectes qui dessinent les plans, des terrassiers, des maçons et des tailleurs de pierres qui édifient les soutènements et l'ensemble des structures maçonnées, des fontainiers qui permettent la conduite de l'eau... En changeant d'échelle, le jardin devient la pièce maîtresse de la composition du château, qui rend compte du rayonnement culturel et de la puissance financière du propriétaire des lieux. Louis-Marie Coyaud fait état de l'originalité de la composition paysagère organisée sur le fleuve, redessinant une trame foncière qui associe château, jardin, bassins et parc dans un ensemble plus vaste, dont l'harmonie tient également à la qualité des liens avec le grand paysage dans lequel il s'inscrit. Si Amboise ou Villandry constituent des modèles de la Renaissance (sur des bases médiévales), les aménagements des châteaux de Châteauneuf-sur-Loire ou de Ménars, qui datent du xv^e siècle, en sont des témoignages postérieurs éloquentes.

ACCLIMATER DES PRINCES, DES JARDINIERS ET DES PLANTES

Les plantes voyagent, c'est une chance. Elles traversent les continents et les mers par tous les moyens possibles et trouvent parfois un terreau où se développer, avec l'aide bienveillante de jardiniers botanistes. Si tel n'était pas le cas, nous mangerions essentiellement des choux. Les échanges entre pays, plus ou moins belliqueux, permettent aussi de faire passer des idées et des graines, des plants ou des fruits, des savoir-faire et des techniques. Pendant toute la période médiévale, la principale porte d'entrée des plantes est liée aux échanges culturels et commerciaux de la période des croisades, qui permettent de renouer, notamment *via* l'Empire byzantin, les liens rompus depuis plusieurs siècles. Les comptoirs établis en Orient favorisent l'importation d'épices et de graines, et la relative stabilité des États latins d'Orient permet des échanges en matière de botanique et d'agriculture.

Le climat de la vallée de la Loire, au moins jusqu'à Blois, facilite l'acclimatation d'une palette végétale qui devient, au contact des jardins royaux, de plus en plus riche. La plante arrive par le fleuve jusqu'au jardin avant d'envisager une culture en plein champ. Ce processus d'acclimatation, méconnu – hormis quelques plantes emblématiques – et souvent long, est l'œuvre de générations de jardiniers qui ont su transmettre leurs connaissances et leurs graines. Il faut citer les plus méritants, qui travaillent à l'adaptation des végétaux les plus exotiques. Des noms reviennent parfois dans l'histoire locale. Pacello da Mercogliano, prêtre napolitain, est de ceux-là. Arrivé dans le Val de Loire dans le sillage de Charles VIII, il œuvre à Blois en qualité de jardinier en charge de l'ensemble des jardins jusqu'à sa mort. On lui attribue d'autres réalisations – à Amboise notamment –, dont il ne reste pas de vestiges. Son nom apparaît à la fin du xv^e siècle dans certains actes relatifs à l'achat de plantes, et Louis XII lui offre une demeure de plaisance en 1505, Château-Gaillard, attestant du rôle du jardinier et des faveurs du roi.

Au xv^e siècle, de nombreux fruits sont connus, souvent plantés dans des clos, en espaliers ou en haies. Le secrétaire de François Gonzague, Stazio Gadio, décrit le jardin du château de Blois lors de sa visite en 1516, mentionnant dans une lettre la quantité et la grande variété des arbres fruitiers :

“Il y a là presque tous les fruits qui sont en terre de labour, à l'exception des figues : bien qu'il y ait quelques figuiers, ils donnent des fruits très petits et qui arrivent rarement à maturité. J'y ai vu beaucoup d'arbres portant des oranges et d'autres agrumes, de haute taille,

et qui produisent des fruits tout à fait convenables, mais ils sont plantés dans des caisses en bois pleines de terre, et en hiver on les rentre sous une grande loge à l'abri de la neige et des vents dommageables, laquelle loge est dans ledit jardin, au-dessus de laquelle se trouve le logement dudit prêtre jardinier... De plantes et d'herbes à salades, il y en a en abondance ; d'endives et de choux, d'aussi beaux qu'à Rome³⁰."

La Touraine est incontestablement un havre d'acclimatation des végétaux en provenance du Sud. De façon schématique, nous pourrions proposer un parcours dans lequel la plupart des plantes "nouvelles" viennent, jusqu'au XVI^e siècle, du Bassin méditerranéen où elles ont été cultivées – parfois en provenance d'Asie – grâce aux connaissances des botanistes et jardiniers du monde arabo-byzantin. Rappelons que de nombreux jardins arabo-andalous de la péninsule Ibérique servent de modèles sur les plans botaniques (des plantes y sont acclimatées) et techniques (les réseaux d'adduction en eau y sont très développés). Ajoutons qu'au cours du XVI^e siècle, les premiers jardins botaniques, en lien avec l'enseignement de la discipline (la première chaire d'enseignement de la botanique s'installe à Padoue en 1533) et dédiés à l'observation des plantes, apparaissent en Italie, à Padoue, à Pise et à Florence et que de nombreuses plantes voyagent dans le sillage de Christophe Colomb : "En moins de vingt ans, on découvre autant de plantes que durant les deux millénaires précédents³¹."

Maïs, patate douce, pomme de terre, tomate, pois, ananas, poivre... arrivent du Nouveau Monde pour se diffuser dans les jardins princiers, comme ceux de la maison des Médicis. Les jardins du Val de Loire jouent également leur rôle en favorisant la mise en culture des plantes "exotiques". Ronsard mentionne le melon, "pompons" qu'il offre au roi Charles IX venu lui rendre visite au prieuré Saint-Cosme en 1565. Le voyage de l'artichaut, dont la culture est avérée en Italie du Nord à partir du XV^e siècle, suit le courant de diffusion des plantes vers le nord. Passant de Naples à Florence par l'entremise supposée de Filippo Strozzi l'Ancien, en 1466, il est mentionné à Gênes en 1493, atteint Avignon vers 1530, puis rapidement le Val de Loire.

Jusqu'au XVIII^e siècle au moins, les plantes suivent donc deux axes : l'un depuis l'Espagne vers l'Aquitaine ; l'autre, qui passe par la Sicile, traverse l'Italie pour arriver en Provence. Elles atteignent ensuite la vallée de la Loire avant de rejoindre l'Île-de-France. Le terme de jardin-relais a été employé par l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie pour évoquer le rôle joué par certaines régions comme la Touraine dans l'acclimatation des végétaux, en attribuant un rôle essentiel aux jardins – même modestes – comme lieux

d'expérimentation. Florent Quellier³², reprenant Marc Bloch, fait état du peu de connaissances concernant les jardins de production, auxquels l'histoire n'accorde pas une place suffisante. Nous ne nous risquerons pas à l'inventaire des interactions entre l'*hortus* et l'*ager*, mais nous pouvons mentionner les différents travaux du jardin pour donner une idée des compétences requises pour qu'un tel lieu vive et produise. La réalisation du clos, acte fondateur du jardin, a déjà été évoquée. Il reste les activités laborieuses, à commencer par le travail du sol car au jardin tout est artifice, depuis la terre qui fait l'objet d'amendements jusqu'à la palette végétale, sélectionnée, hybridée, greffée et taillée pour produire le mieux possible. Rien n'est naturel dans ce lieu où la nature semble dominer. Même le climat ne résiste pas aux jardiniers ingénieux : couches dont la décomposition produit de la chaleur, amendements à base d'engrais organiques divers, cloches en verre protégeant les cucurbitacées, châssis en verre ou en papier huilé qui annoncent les serres du XVIII^e siècle, les inventions ne manquent pas pour produire des fruits et légumes avant l'heure, même si les primeurs restent réservées aux tables nobles.

Le jardinage n'est pas une activité réservée aux jardiniers. Certes, leur présence dans les jardins de maîtres, incluant les communautés religieuses, est avérée ; issus du monde paysan, ils apportent des compétences techniques et participent de l'échange de savoir-faire, même si peu de documents en font mention. Toutefois, le jardinage est également une affaire de gens de culture. Les grands personnages jardinent, ou au moins herborisent, à commencer par René d'Anjou, grand amateur de jardins, qui fait construire au château d'Angers un grand et un petit jardin d'apparence très sophistiquée, avec des treilles recouvertes de vignes. C'est Jean Bourdigné, chroniqueur du roi, qui l'affirme. Devenu vieux, il plante et greffe, construit tonnelles, pavillons, vergers et galeries. Il fait également venir d'ailleurs des animaux (paons, perdrix...) et des plantes "ignorées en Anjou auparavant".

"À l'opposé de la Baumette, un peu au-dessus d'Angers, René avait découvert en chassant un saint anachorète. Il se nommait Macé Bucheron, était prêtre et chapelain du chapitre de Saint-Maurice, mais il avait abandonné sa prébende, pour vivre dans la solitude de pain noir et de racines. Le roi, touché de ses vertus, lui bâtit une cellule et une petite chapelle. Il y ajouta pour lui-même un jardin et un modeste logis, qu'il venait souvent visiter à pied en traversant la ville. Il l'appelait son cher ermitage de Reculée. C'était dans cette retraite, embellie de sa main de peintures et d'ingénieuses allégories, qu'il aimait à deviser avec les principaux bourgeois d'Angers, les artistes et les savants attirés à sa cour³³."



Les châssis en verre du jardin de Puygirault, à Saumur, qui a conservé le système de production du XIX^e siècle, adapté à l'échelle du site et à sa topographie (canaux, bassins, serres, châssis...).

Héritier du royaume de Naples en 1435, comte de Provence, passionné de plantes et de fêtes, René d'Anjou incarne une période de développement du jardin élevé au rang d'art. Les descriptions de son jardin d'Aix-en-Provence, où il se réfugie définitivement après avoir perdu l'Anjou, donnent une idée de l'échelle du lieu et de la beauté des aménagements. Commencé en 1449, lors d'un long séjour du roi en Provence, il comprend un palais, un "jardin d'oiseaux" et de nombreux espaces qui accompagnent la découverte des lieux :

"De part et d'autre de l'allée s'élèvent deux murs bien maçonnés séparés par un intervalle rempli de terre. On y a planté des vignes [...] dont les rameaux recouvrent des arceaux qui soutiennent ainsi une treille en forme de voûte. Ces murs supportent deux jardins suspendus surplombant le chemin, car, outre les ceps, ont été plantées dans la terre tassée entre les murs toutes sortes d'herbes odorantes et une grande diversité de fleurs³⁴."

Cette description éclaire également l'évolution de l'architecture des demeures princières. Le jardin, qui change d'échelle, y occupe une place de plus en plus importante, à

proximité du château et relié à celui-ci par des ponts (le pont-galerie de Blois), des passerelles ou des degrés (escaliers). Le parcours singulier du roi René, entre Provence et Anjou, incarne à lui seul le voyage des plantes et des idées portées par des jardiniers éclairés dont les talents puisent à de multiples sources, depuis Naples jusqu'au Val de Loire.

LE RÔLE DES ABBAYES

La Loire est généreuse pour les premiers chrétiens venus s'échouer sur ses grèves. Dès le début de l'expansion du christianisme en Europe, elle sert de havre pour les ermites, dont le plus célèbre, Martin, s'installe sur ses rives ou François de Paule, qui accompagne Louis XI jusqu'à son lit de mort. Connaissance du milieu, adaptation à l'environnement, cueillette de plantes sauvages, pêche dans la Loire et mise en culture de la vigne en lien avec la célébration du

culte – puisqu'on attribue même à l'âne de Martin la taille courte de la vigne –, l'ermite est en osmose avec la nature qui l'entoure : "Véritable lieu commun hagiographique, l'ermite, adepte de l'ascétisme, se nourrit d'herbes et de racines. [...] Dès les premiers exemples égyptiens, l'ermite est un jardinier nourrissant son corps et son âme de la culture d'un potager³⁵."

Les anecdotes qui révèlent les modes de vie des ascètes ligériens, entre la glane et le goujon, ne manquent pas. Les paysages naturels se transforment sous l'action de moines qui, devenus cénobites, aménagent le territoire et mettent en culture les terres arables une fois défrichées. Ce sont les communautés monastiques qui font entrer dans le rang les paysages du Val de Loire en assurant l'approvisionnement de la table du roi en vins – Clovis demande à l'évêque d'Orléans de fournir à la cour des vins de son abbaye. La culture de la vigne s'épanouit et, avec elle, tout un cortège de cultures associées, vivrières. Le fleuve et le vin font œuvre commune de civilisation.

Profitant du limon déposé par le fleuve, les implantations religieuses travaillent également à la mise en culture de son lit. La fondation de l'abbaye de Marmoutier, en amont de Tours, par Martin à la fin du IV^e siècle, marque le début d'une expansion spirituelle et culturelle qui s'exprime aussi à travers l'agriculture et le jardinage.

"Les abords du fleuve constituent une zone d'implantation attractive ; la présence sur les rives de terrains fertilisés par les crues ou de plateaux calcaires bien exposés promet, outre la nécessaire autosuffisance alimentaire, de fructueuses récoltes, faciles à convoier sur le fleuve. L'utilisation de l'eau fluviale pour les cultures, les besoins de la vie quotidienne et comme source d'énergie (moulins), et l'emploi des landes et bois (combustible, construction) et du calcaire (construction) seront pour de longs siècles de solides atouts justifiant le choix des sites ligériens³⁶."

Défrichement des forêts alluviales, assèchement des marais, mise en prairie du lit majeur, plantation de vignes sur les coteaux, gestion des boisements, les paysages du Val de Loire se transforment durablement. La mise en culture du territoire permet l'autosuffisance, mais également la vente des produits au profit de la communauté. À l'intérieur de l'enceinte, le jardin potager du monastère du début du Moyen Âge est certainement un lointain aïeul de celui des moines cénobites des débuts de la chrétienté, à l'image de Fiacre, moine du VII^e siècle qui devient rapidement le saint patron des jardiniers. Ermite du Moyen Âge d'origine irlandaise et établi en Brie, il cultive un lopin de terre qui permet

de nourrir les pauvres affluant à son ermitage. Autorisé par son évêque à mettre en culture autant de terre qu'il peut en défricher en une journée, entre l'aube et le coucher du soleil, Fiacre délimite miraculeusement un champ immense. Il faut lire dans cette légende l'arrivée des moines irlandais en Gaule et leur rôle dans l'évangélisation des territoires et l'établissement de communautés religieuses dont l'implantation nécessite des défrichements considérables.

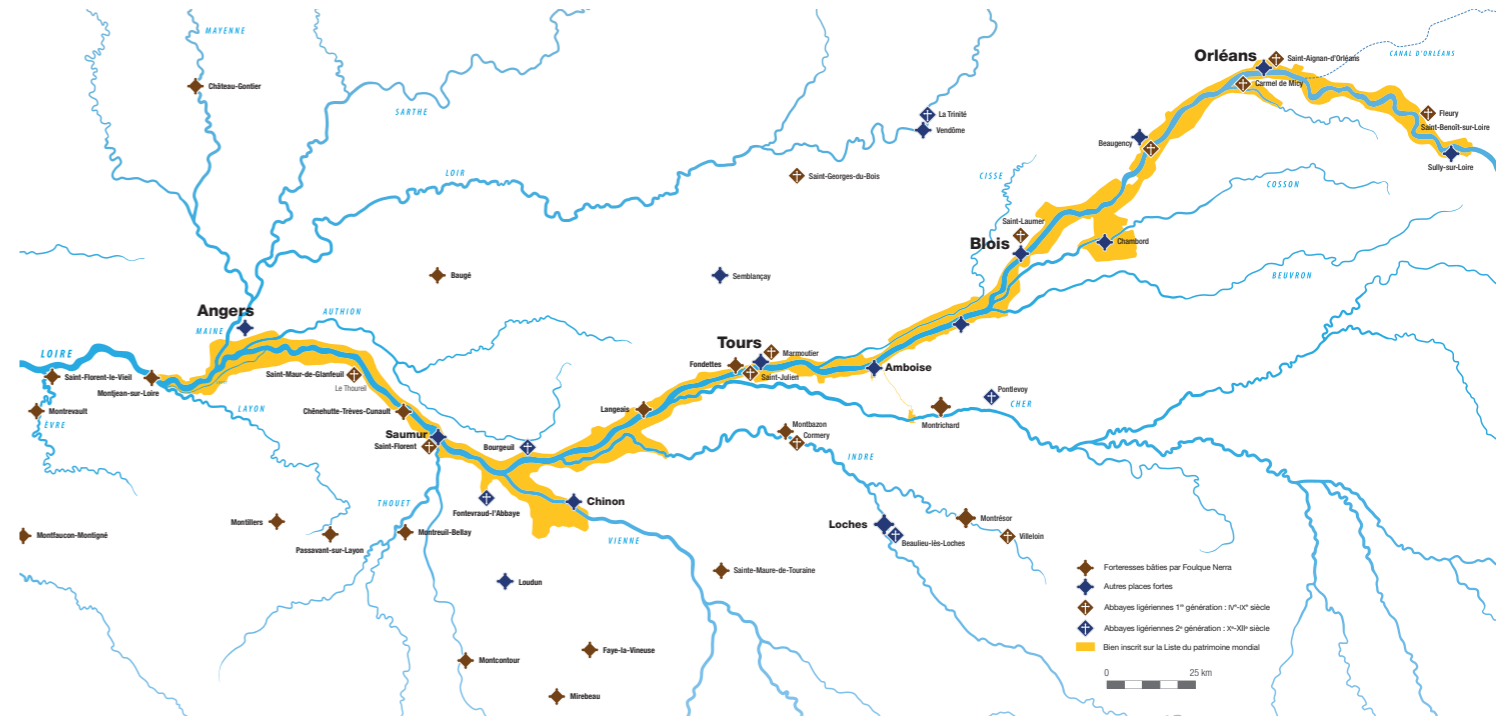
À partir du XI^e siècle, la réforme grégorienne commencée pendant le pontificat de Grégoire VII, renforce le pouvoir religieux au détriment du pouvoir séculier et contribue à attirer de nouvelles fondations. Les abbayes bénédictines, cisterciennes ou augustinienne s'implantent sur les bords du fleuve, développant la culture des terres arables, gagnées sur les marécages ou tenues à l'écart des crues les moins importantes par des turcies (buttes de terres de protection) et des levées. La principale, la grande levée d'Anjou, est créée par Henri II Plantagenêt, duc d'Anjou et roi d'Angleterre, au milieu XII^e siècle.

À l'érection de nombreux clochers correspond l'aménagement d'un vaste territoire qui permet à la communauté de vivre en autarcie. Cette dimension est essentielle pour comprendre à la fois l'intensité des activités agricoles et l'aménagement de nombreux espaces dédiés à la mise en culture dans l'enceinte du monastère.

L'alimentation des membres du clergé nous renseigne également sur la nature des cultures associées au lieu de vie. Les légumes (terme qualifiant les graines dans une gousse) y figurent, dont plusieurs variétés de choux, poireaux, oignons, navets, aulx, carottes, panais, raves, laitues et gourdes. Hormis les laitues, les légumes sont consommés cuits la plupart du temps. Aux légumes il faut associer les herbes aromatiques et médicinales, cultivées ou sauvages, et les fruits des vergers.

Le monastère devient le lieu de conservation et de transmission d'un savoir botanique et horticole fondé sur la connaissance et la copie des manuscrits antiques. Il est fondamentalement tourné vers l'agriculture et permet une transformation profonde du territoire. À l'intérieur de l'enceinte, l'organisation du jardin reste celle des représentations que nous connaissons, sans pouvoir définir avec précision la palette végétale.

Pour connaître et comprendre les jardins de l'époque médiévale, il existe très peu d'éléments antérieurs au XII^e siècle. La démarcation entre plantes utilitaires et plantes d'ornement n'est pas nette. Elle fluctue selon les cultures et les régions. La période médiévale s'étirant sur plusieurs siècles, la connaissance et la culture des plantes ont largement évolué et se sont enrichies des échanges avec les pays d'Orient lors des croisades. Deux sources principales



Carte des places fortes, forteresses et abbayes, Guide Val de Loire et aménagement du territoire, p. 53.

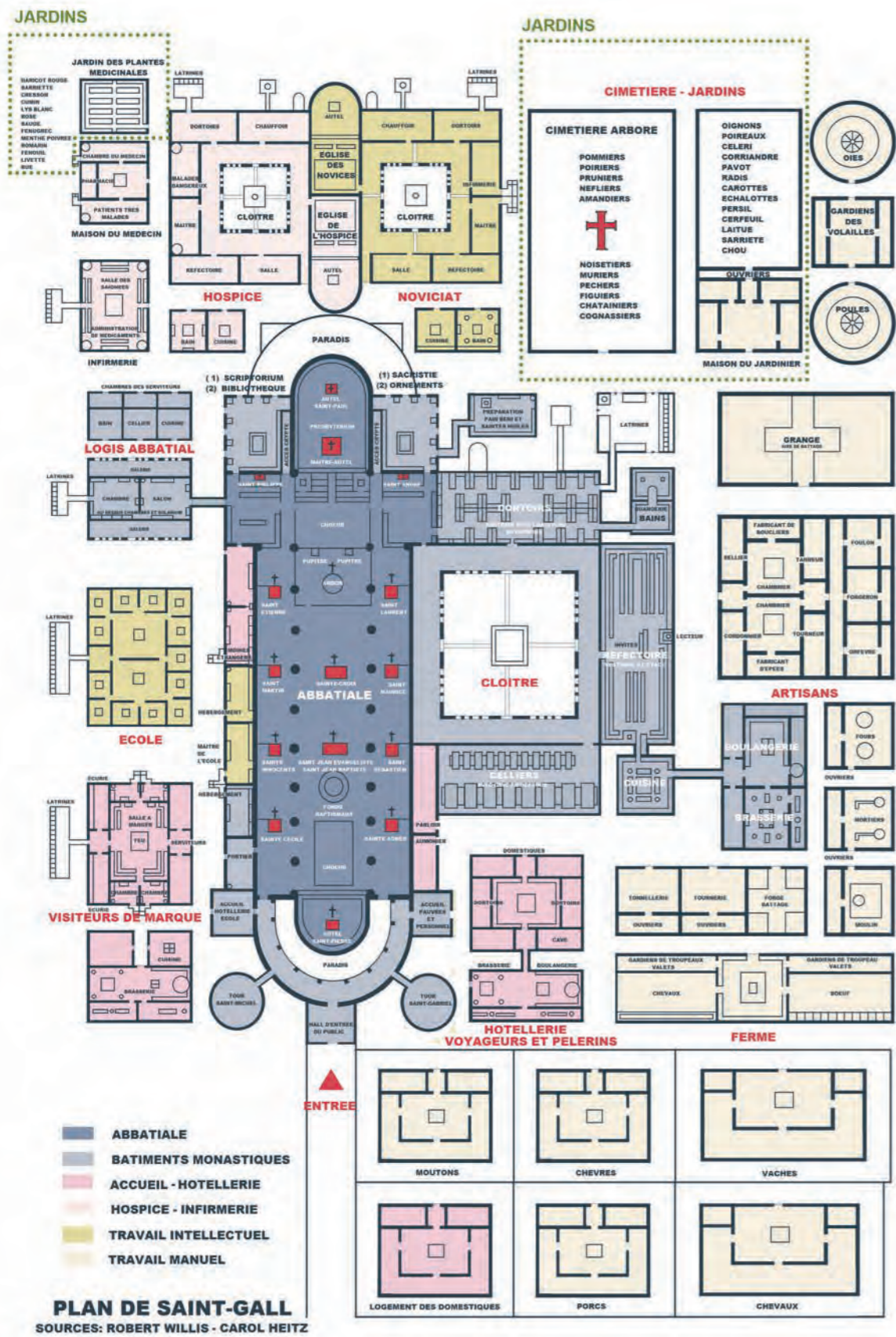
Les abbayes ont été des centres d'exploitation économique agricole et des foyers de développement rural. Dans la vallée de la Loire, les plus anciennes sont bénédictines. La fondation de Marmoutier date de 372, Cormery de 791, Beaulieu de 1007... Vient ensuite une vague de fondations aux X^e-XI^e siècles liées à la réforme cistercienne (Fontevraud).

articulent largement les connaissances des jardins, leur forme et les plantes qui y sont cultivées jusqu'au XIV^e siècle : le plan idéal du monastère de Saint-Gall, en Suisse alémanique, et la liste des plantes du capitulaire *De Villis*.

Au regard du petit nombre de sources iconographiques entre la fin de l'Empire romain et le début du Moyen Âge, ces deux documents possèdent une valeur exceptionnelle dont il faut rendre compte en y incluant l'influence des sources antiques. Le plan du monastère, dessiné au début du IX^e siècle et composé de cinq parchemins cousus, donne une idée schématique de l'organisation du lieu et de la fonction des différents bâtiments et espaces de jardins à l'intérieur de l'enceinte : églises, maisons, écuries, cuisines, ateliers, brasserie, infirmerie... Mais le manque de correspondance entre les parchemins et la disposition réelle de l'abbaye rend sa signification complexe. Il s'agirait plutôt d'un "plan idéalisé de l'abbaye type". Cette ville religieuse fortifiée possède

également des jardins destinés à la culture de plantes médicinales et situés à proximité du cimetière – lieu lui-même souvent planté d'arbres fruitiers. Son plan respecte la règle bénédictine, qui intègre l'ensemble des activités économiques, religieuses et sociales, et dont l'église forme le cœur. À côté sont disposés les bâtiments nécessaires à la vie quotidienne des moines : réfectoire, dortoir, salle commune, chapitre... articulés autour d'une cour et d'un cloître reliés par des galeries. En s'attardant plus en détail sur le quartier du jardin potager, on peut y lire les indications suivantes : oignons, poireaux, céleri, coriandre, pavot, radis, carottes, échalotes, persil, cerfeuil, laitue, sarriette, choux. Ce potager est lui-même clos de murs et jouxte une "maison du jardinier". La partie dédiée au cimetière abrite des arbres fruitiers (pommiers, poiriers, pruniers, néfliers, amandiers, noisetiers, mûriers, pêchers, figuiers, châtaigniers, cognassiers). À l'opposé se trouve un autre jardin : celui des plantes médicinales, situé à proximité de l'hospice et dans lequel sont cultivées essentiellement des plantes aromatiques, médicinales ou condimentaires (haricots rouges, sarriette, cresson, cumin, lys blancs, roses, sauge, fenugrec, menthe poivrée, romarin, fenouil, livette, rue).

La seconde source qui permet de cerner les végétaux utilisés – et donc plantés et diffusés – est issue du capitulaire



Page en regard – Plan de l'abbaye de Saint-Gall, d'après le plan original datant du début du IX^e siècle. Les différents jardins sont situés dans la partie supérieure du plan, à proximité de l'hospice. Ils sont associés à des fonctions bien précises liées aux bâtiments qu'ils jouxtent.

Ci-dessus – Aquarelle de Louis Boudan, de 1699, représentant l'abbaye de Fontevraud et ses terres cultivées.

De *Villis*, dans lequel l'empereur Charlemagne recommande une liste de plantes destinées aux jardins et domaines royaux. Plusieurs articles (capitules) mentionnent près d'une centaine de végétaux (soixante-treize herbes, seize arbres fruitiers, cinq plantes textiles et tinctoriales) à cultiver, ce qui constitue une source unique concernant les fruits et légumes cultivés et consommés au début du IX^e siècle. Le capitulaire mentionne également le nom des différents espaces de mise en culture du jardin : l'*herbularius*, autrement nommé "jardin des simples", qui jouxte l'infirmerie et qui permet la mise en culture de plantes médicinales, condimentaires ou aromatiques ; l'*hortus*, potager clos de murs ; le *viridarium*, verger planté de seize arbres fruitiers distincts (dont le pommier, le poirier, le prunier, le sorbier, le noyer, le mûrier, l'amandier, le figuier, le cerisier, le laurier...). D'autres sources, plus tardives, sont popularisées à la fin du Moyen Âge, dont l'exceptionnel ouvrage du médecin irakien Ibn Butlan, *Tacuinum Sanitatis*, diffusé dans une version abondamment illustrée. La connaissance des plantes cultivées dans les jardins reste

parcellaire, d'autant que les sources mentionnées sont liées aux jardins monastiques ou aux domaines royaux. Elle ne rend pas compte des savoirs des familles paysannes qui jardinent les espaces attenants aux habitations.

Nous pouvons adopter la proposition de Louis-Marie Coyaud, qui constate que, malgré le temps, les grands sites dans lesquels sont implantées les communautés religieuses sont encore lisibles. Les jardins ont disparu, seuls les vestiges bâtis offrent encore une idée assez bonne du cadre paysager, du relief et de la relation du monument au grand paysage :

"Le rôle des grandes abbayes a été évoqué ; rappelons que Marmoutier est, avec Ligugé, la plus ancienne de notre pays, et que, peu après, l'Anjou mais aussi l'Orléanais, en virent naître plusieurs autres et des plus importantes. Tours étant le sanctuaire de pèlerinages majeurs des Mérovingiens vinrent les commerces, hospices et routes qui vont avec un grand pôle de convergence des populations. Ce sont des paysages de traces, d'empreintes qui en subsistent, surtout sans doute dans l'organisation foncière qui accompagne les grandes fondations monastiques, pôle des progrès agricoles avec leur semis de prieurés à partir desquels s'organise l'économie agraire progressiste des abbayes. C'est avec Fontevraud au début du XII^e siècle que s'accomplit l'ultime étape de la mise en place des paysages

monastiques magistralement, on pourrait dire royalement à partir de ce site extraordinaire et par chance presque complètement conservé dans son cadre intact³⁷.”

Partir à la découverte des grandes abbayes du Val de Loire n'est pas sans intérêt. Les infrastructures récentes ont affecté considérablement la lisibilité de ces vastes domaines reliés au fleuve mais plusieurs sont encore visibles. Pour les autres, il faut se contenter de traces, même si l'expérience mérite d'être faite, au moins pour prendre la mesure du lieu et son inscription dans le “grand paysage” ligérien. En Touraine, longer le mur d'enceinte de Marmoutier est encore possible, on peut y voir le coteau et plusieurs bâtiments disséminés dans ce qui est devenu un lieu d'enseignement privé. Dans l'Orléanais, le carmel s'implante à l'emplacement de l'ancienne abbaye de Micy, dont il ne subsiste que la croix construite avec les dernières pierres de l'abbaye. Seule l'abbaye de Fleury, à Saint-Benoît-sur-Loire, reste un lieu qui accueille une communauté monastique sur les bords de la Loire. En Anjou, Saint-Maur-de-Glanfeuil conserve une façade imposante, qui remonte principalement au ^{xvii}^e siècle. Et, dans le Saumurois, il est fortement recommandé de découvrir Fontevraud, tant le site possède encore une échelle monumentale.

REPRÉSENTER LE VÉGÉTAL, BOTANIQUE ET LIVRES D'HEURES

L'activité déployée dans les *scriptoria* des monastères pendant la période médiévale permet d'assurer la préservation des connaissances antiques par la copie. Il n'existe pas de méthode d'observation précise et la représentation reste assez vague, fluctuant au gré des reproductions et des humeurs de l'artiste. Les manuscrits ne suffisent probablement pas à rendre compte de la connaissance empirique des plantes, en particulier médicinales.

Les livres d'heures apparaissent au ^{xiii}^e siècle, remplaçant les psautiers. Consacrés à la liturgie des Heures (prières quotidiennes), ils sont commandés par de riches nobles et réalisés par des enlumineurs. Le plus célèbre et le plus intéressant pour qui s'intéresse aux plantes est enluminé au tout début du ^{xvi}^e siècle par Jean Bourdichon. Né à Tours en 1457, ce dernier succède au peintre Jean Fouquet auprès de Louis XI, puis devient peintre en titre à la cour de Charles VIII, Louis XII et enfin François I^{er}. *Les Grandes Heures d'Anne de Bretagne*, conservées à la Bibliothèque nationale de France, constituent son chef-d'œuvre le plus connu. Il y peint des marges végétales sur fond d'or représentant trois cent trente-sept plantes ayant chacune un nom latin et un nom français. Ce manuscrit exceptionnel,



Page du manuscrit enluminé par Jean Bourdichon des *Grandes Heures d'Anne de Bretagne*, début du ^{xvi}^e siècle. L'Évangile selon saint Jean est entouré d'une représentation de végétaux, ici la plante figurée est la pulicaire dysentérique (*Consolida media*), sur la partie gauche.

qui peut faire figure d'herbier tant la représentation des végétaux semble fidèle aux modèles, permet de mesurer le lien entre la reine et la “nature”, rappelant son intérêt pour la botanique et la connaissance des plantes médicinales. *Les Grandes Heures* réhabilitent les plantes et leurs usages dans un environnement alimentaire essentiellement orienté vers les viandes, le gibier, les volailles et les poissons. Richement illustré, le livre aborde la question de la représentation des végétaux dans la transmission des savoirs. La fidélité du dessin devient essentielle pour décrire les vertus et les usages des plantes. En ce sens, *Les Grandes Heures* sont considérées comme un véritable ouvrage de botanique puisque la plante est représentée sortie de terre, “au vif”, souvent accompagnée de son cortège d'insectes. Ce désir de réalisme, croissant au début du ^{xvi}^e siècle, se mesure à travers les œuvres d'autres artistes comme Albrecht Dürer ou Léonard de Vinci.

La reine Anne de Bretagne s'intéresse à la botanique et consulte régulièrement un saint calabrais³⁸, saint François de Paule, qui vit non loin du château de Plessis-lès-Tours. Le saint partage une passion commune pour les plantes et la nature avec Jean Bourdichon, qui n'a très certainement jamais quitté la Touraine. La flore représentée sur les marges des *Grandes Heures* constituent donc un témoignage original et précieux. Les plantes des champs les plus simples (blé, lin, chanvre, trèfle...) y figurent et côtoient des végétaux plus ornementaux (rose, lis, ancolie, œillet...). Les botanistes qui ont pu accéder à l'ouvrage louent la précision des dessins, à commencer par Jussieu, à qui Louis XV prête le document. L'intérêt scientifique se complète d'une approche poétique, soulignée par Michèle Bilimoff³⁹; elle décrit au fil des planches un paysage du Val de Loire à travers sa campagne cultivée, mêlant fleurs des champs et cultures. Les plantes des jardins ne manquent pas, elles sont incarnées par une palette végétale que nous pouvons diviser, pour plus de commodité, en trois catégories : les fruits du verger, les légumes du potager et les simples du jardin médicinal. Parmi les plantes “exotiques”, on note la présence du palmier, du grenadier, du myrte...

Lorsque *Les Grandes Heures* sont achevées, les ouvrages de botanique issus des sources classiques sont connus : ils ont déjà été imprimés (*De naturalis historia* de Pline, en 1469) et les jardins des plantes existent en Andalousie depuis quelques siècles. L'apport de l'ouvrage est tout autre. Il présente une palette végétale majoritairement régionale, et la très grande qualité des représentations éclaire le rôle des artistes dans la connaissance et la description du monde à partir de la Renaissance.

Notes

1. Maurice Bedel, *La Touraine*, éditions Jean de Gigord, Paris, 1935.
2. *Ibid.*, p. 5.
3. Formule utilisée par Louis-Marie Coyaude, géographe, rédacteur du dossier d'inscription du Val de Loire au patrimoine mondial.
4. Christian Bouchardy (dir.), *La Loire, vallées et vals du grand fleuve sauvage*, La Bibliothèque du naturaliste, Delachaux et Niestlé, Paris, 2002.
5. Pierre Lieutaghi, *La Plante compagne : pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale*, Actes Sud, Arles, 1998.
6. Rogier Dion, *Le Val de Loire, étude de géographie régionale*, Laffitte Reprints, Arrault et Cie, Tours, 1934.
7. *Idem.*
8. Victor-Eugène Arduin-Dumazet, *Voyage en France*, tome I, Berger-Levrault, Nancy, 1898-1921, p. 194.
9. Les varennes tourangelles sont des terres fertiles – selon A. Perrier, *Norais*, 1964, n° 42 – issues des placages de sables limoneux recouvrant les bombements anciens.
10. Rogier Dion, *op. cit.*
11. Brigitte Maillard, *Les Campagnes de Touraine au ^{xviii}^e siècle. Structures agraires et économie rurale*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 1998.
12. Victor-Eugène Arduin-Dumazet, *op. cit.*, p. 233.

13. *Ibid.*, p. 213.
14. Brigitte Maillard, *op. cit.*
15. La closerie, dont le nom vient de la clôture qui entoure les cultures et les champs, est une petite exploitation agricole, entre 10 et 15 hectares, par opposition à la métairie, qui correspond à une exploitation bien plus importante.
16. Jean-Robert Pitte, Roger Dion et le vignoble ligérien, *De la vigne au vin*, 303, n° 139, 2015.
17. Roger Dion, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines à nos jours*, Éditions du CNRS, Paris, 2010.
18. Louis-Marie Coyaude, *Val de Loire patrimoine mondial et aménagement du territoire*, Guide pratique, Mission Val de Loire patrimoine mondial, Tours, p. 63.
19. La “côte” est un terme dédié aux paysages viticoles qui désigne la partie inclinée qui rejoint le plateau et la vallée (coteau).
20. Alain Rey (dir.), *Dictionnaire culturel en langue française*, Le Robert, Paris, 2005.
21. Philippe Descolas, *Anthropologie de la nature. Les formes du paysage* (suite), Cours au Collège de France, non édité, Paris, p. 684.
22. *Ibid.*, p. 682.
23. Alain Roger, *Court traité du paysage*, Gallimard, Paris, 1997, p. 19-20. Cité par Guy Demerson, *Bulletin de l'Association d'étude sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 60, 2005, p. 31-49.
24. Virgile est un poète latin de la fin de la République romaine (ⁱ^e siècle av. J.-C.) originaire de Lombardie, dont les œuvres principales (*Bucoliques* et *Géorgiques*) vont considérablement influencer les écrivains du Moyen Âge et de la Renaissance.
25. La célèbre maxime qui consacre la Touraine comme “jardin de la France” mérite quelques explications. Apparue en 1477 dans un texte de l'auteur italien Francesco Florio intitulé *L'Éloge de Tours*, elle ne qualifie pas l'abondance de jardins, mais, plus politiquement, un territoire situé au centre du royaume. Francesco Florio précise que la Touraine est à égale distance du Lyonnais et de la Bretagne, du pays bordelais et de la Flandre. Bernard Chevalier précise que la formule n'est pas nouvelle, c'est “une sorte de thème obligé pour faire du royaume dans sa réalité territoriale un nouveau jardin d'Éden, le roi étant le jardinier de cette terre opulente et bénie”.
26. Jean-Robert Pitte, *La Loire, berceau français du concept de paysage*, actes du colloque “Les paysages ligériens”, mars 2001.
27. Jules de La Pilorgerie, *Campagne et bulletins de la grande armée d'Italie commandée par Charles VIII, 1494-1495*, Nantes, 1866.
28. Jacques Androuet du Cerceau, *Premier [et Second] volume des plus excellents bastiments de France. Paris : imprimé pour ledit J. Androuet du Cerceau, 1576-1579. Plus excellents bâtiments de France*, milieu du ^{xvi}^e siècle.
29. Jean Guillaume, *Jardins de châteaux à la Renaissance*, Gourcuff Gradenigo, Paris, 2014, p. 93.
30. Lettre de Stazio Gadio citée par Marc Hamilton Smith, *Francois I^{er}, l'Italie et le château de Blois*, Bulletin monumental, tome 147, 1989.
31. Joëlle Magnin-Gonze, *Histoire de la botanique*, Delachaux et Niestlé, Paris, p. 52.
32. Quellier Florent, “Chapitre v. Le clos et le jardin : un espace privilégié ?”, in *Des fruits et des hommes, l'arboriculture fruitière en Île-de-France*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2003.
33. *Œuvres complètes du roi René, tome 1*, avec une biographie et des notices par M. le comte de Quatre-Barbes, Bibliothèque nationale de France, <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb311980129>.
34. Mentionné par Noël Coulet, *Jardins et jardiniers du roi René d'Aix*, Annales du Midi, n°s 189-190, 1990.
35. Florent Quellier, *Histoire du jardin potager*, Armand Colin, Arles, p. 28.
36. Anne Debal-Morche et Viviane Manase, *Les Abbayes et la Loire*, 303, n° 75, janvier 2003, p. 117.
37. Louis-Marie Coyaude, *op. cit.*, p. 66.
38. Michèle Bilimoff, *Promenade dans les jardins disparus, les plantes au Moyen Âge, d'après Les Grandes Heures d'Anne de Bretagne*, Ouest-France, Chambray-lès-Tours, 2015.
39. *Ibid.*, p. 22.